

J'irai droit au dénouement... Pour arriver à moi tout à l'heure, vous vous êtes servi du nom de BRUNOY...

—C'était l'unique moyen de forcer la consigne.

—Et vous n'avez pas frissonné en songeant aux souvenirs qu'évoquait ce nom ? Vous ne vous êtes pas dit qu'à cette époque lointaine, perdu de dettes, misérable, sans ressources d'aucune sorte, vivant d'expédients et de rapines, menacé chaque jour d'un déshonneur public, vous n'aviez d'espoir qu'en moi ? Vous avez oublié qu'alors je travaillais dans l'ombre à vous donner le titre de duc, à mettre entre vos mains une fortune énorme... et que j'ai réussi...

—Vous m'avez été fort utile, j'en conviens, et je crois vous en avoir témoigné ma reconnaissance.

—En me jetant comme une aumône quelques centaines de mille francs, à la condition que je quitterais la France!... répliqua la belle veuve avec un rire moqueur. Ce n'est pas là ce que j'attendais et, dans un premier moment de juste colère, j'eus l'idée, je l'avoue, de vous dénoncer à mes risques et périls. C'était la réclusion ou l'échafaud pour tous deux... le courage me manqua. Je tenais à la vie et à la liberté... J'eus la lâcheté de vous obéir et de m'expatrier... Une position inattendue et inespérée m'industriait en Angleterre... J'épousai un riche industriel qui m'adorait... Pendant quelques années je fus heureuse et je vous oubliai... La ruine arriva... Mon mari mourut en me laissant à peu près dans la misère. Je me dis alors que vous possédiez des millions, grâce à moi, et que j'avais le droit de réclamer ma part d'une richesse que vous me devez...

—J'attendais cette conclusion, répliqua M. de la Tour-Vaudieu sans se départir de son sang-froid. Il m'avait été facile de comprendre que les quelques mots écrits au-dessous de votre invitation étaient un moyen de piquer ma curiosité et de m'attirer chez vous... Vos projets sont percés à jour... Vous comptez évoquer devant moi le spectre du passé pour me dominer par l'épouvante et m'exploiter à votre fantaisie... C'est une spéculation qui s'appelle le chantage... Je doute qu'elle réussisse avec moi... Vous avez été ma complice, ou pour mieux dire un agent subalterne agissant pour mon compte, avec une habileté que je reconnais et que j'ai payée cent mille écus... C'est un chiffre fort rond... Jean-Jeudi, dont vous ne pouvez avoir oublié le nom, n'a touché que quelques louis, et vous l'avez empoisonné pour être sûr de son silence. Quittez votre attitude agressive qui ne saurait m'émuouvoir un instant, et causons comme de vieilles connaissances... Je me révolte contre toute exigence, mais je ne refuse pas de vous venir en aide... Que me demandez-vous ?

—La moitié de votre fortune... répliqua carrément mistress Dick Thorn.

Georges sourit en haussant les épaules.

—C'est le moyen de ne rien obtenir... dit-il.

—J'ai le droit d'exiger...

—Non, ma chère, puisque vous n'avez pas le droit de menacer, ou du moins que vos menaces n'ont aucune portée sérieuse... Nous avons commis un crime autrefois, mais nous ne devons rien à la justice... Un autre a payé pour nous... Paul Leroyer, déclaré coupable de l'assassinat du médecin de Brunoy, est mort sur l'échafaud...

—Et vous vivez, vous, monsieur le duc, heureux et riche!...

—Et je vis... répéta Georges, et, quoi qu'il arrive, la loi ne pourrait me frapper, non plus que vous d'ailleurs, car il y a prescription.

—Je le sais... reprit Claudia ; mais, en divulguant le passé, on peut vous atteindre sinon dans votre vie et votre liberté, du moins dans votre considération, dans votre honneur!... On peut couvrir d'une boue sanglante le nom de la Tour-Vaudieu!...

Le sénateur haussa de nouveau les épaules et répliqua :

—Cette boue sanglante rejaillirait sur vous...

—Que m'importe ? Qu'ai-je à ménager ?

—Et sur votre fille, car vous avez une fille... acheva le duc.

Claudia répondit froidement :

—Eh bien ! si je ne puis me venger sans flétrir le nom de ma fille, d'autres pourront, conseillés par moi et me laissant dans l'ombre, réclamer hautement la réparation d'une effroyable erreur judiciaire...

—La famille de Paul Leroyer?... fit Georges avec un ricanement sinistre. Elle n'existe plus... Si telle est l'arme dont vous comptez vous servir contre moi, cette arme est brisée, ma chère.

Le duc étudiait la physionomie de mistress Dick Thorn.

En voyant s'y peindre une surprise qui n'était point jouer, il reprit :

—Mettez-vous bien dans l'esprit que vous êtes impuissante, mais ceci doit vous importer peu, puisque j'accorderai volontier à vos prières ce que je refuserais à toute tentative d'intimidation. Vous désirez sortir de la gêne, car le luxe qui vous entoure, je le comprends, est un luxe menteur, une sorte de trompe-l'œil... Vous semez aujourd'hui vos derniers louis pour attirer des papillons brillants autour de la jolie fleur qui se nomme Olivia Dick Thorn... Vous désirez pour votre fille un mari largement doté... C'est d'une bonne mère et je vous approuve, mais ce mari peut ne pas se présenter tout de suite... Il faut être en mesure d'attendre sans cesser de jeter de la poudre aux yeux du public ébloui... Je fournirai la poudre et nous resterons bons amis... Encore une fois, combien vous faut-il?...

—Je vous l'ai déjà dit, la moitié de votre fortune... répliqua Claudia.

M. de la Tour-Vaudieu se leva.

—Puisque décidément vous êtes folle, s'écria-t-il, je ne prolongerai point un entretien désormais sans but. Adieu, ma chère...

—Restez, monsieur le duc ! fit Claudia d'un ton impérieux. Je ne suis pas folle, vous ne le comprendrez que trop, et le moment est venu de vous expliquer les quelques mots ajoutés à ma lettre d'invitation.

—Au sujet de mon fils ? demanda Georges.

—Au sujet de votre fils adoptif.

—Adoptif, soit, mais qui n'est pas moins marquis de la Tour-Vaudieu, et qui sera duc après moi... A quel propos lui faites-vous l'honneur de vous occuper de lui ?

—Vous ne le devinez pas?...

—Non, en vérité...

—Je vais donc vous l'apprendre... Votre fils Henry doit épouser Mlle Isabeau de Lilliers.

—Tout Paris sait cela.

—Ce mariage vous convient ?

—Absolument.

—Je le regrette !

—Pourquoi ?

—Parce qu'il faut le rompre dès aujourd'hui. Ce fut au tour de Georges de regarder mistress Dick Thorn avec stupeur.

—Il est positif, se disait-il, qu'elle a perdu la tête.

Claudia lut dans les yeux du sénateur ce qui se passait dans son esprit et répliqua :

—Je vous répète que j'ai toute ma raison... C'est sérieusement que je vous engage à rompre le mariage dont il s'agit.

—Mais à quel propos, grand Dieu ?

—J'ai d'autres projets...

—Vous!...

—Oui, moi... Annoncez donc à votre fils, dans le plus bref délai, que sa fiancée ne se nomme plus Isabeau de Lilliers, mais Olivia Dick Thorn.

—Votre fille!!!

—Ma fille...

Le duc se mit à rire.

—Et vous avez pensé que j'obéirais ? demanda-t-il...

—Je l'ai pensé... Je le pense encore... Ce mariage, voilà le prix que je mets à mon silence.

—Eh ! que m'importe votre silence ?

—Il vous importe beaucoup, monsieur le duc.

—En vérité !

—Vous allez voir : Claudia Varni dans ses heures de loisir, a écrit une sorte d'autobiographie, ou de mémoires, si vous voulez... les souvenirs de sa vie... Il est une période de mon existence à laquelle vous êtes étroitement mêlé et vous savez de quelle façon... Claudia raconte tout, jour par jour et pour ainsi dire heure par heure... elle n'a rien omis... Je vous assure que c'est très curieux... Si vous ne consentez point à ce que ma fille devienne marquise de la Tour-Vaudieu, deux copies de ces mémoires seront envoyées, l'une à M. le comte de Lilliers, l'autre à votre fils adoptif. Ils apprécieront...

—Vous vous trompez, répondit Georges, ils ne

liront pas vingt pages d'un fatras qu'ils prendront pour l'œuvre indigeste d'un bas-bleu en veine de chantage... La calomnie ne m'atteindra pas ! Croyez-moi, ma chère, renoncez à la lutte si vous n'avez que cette machine de guerre.

—J'en ai une autre.

—De même valeur ?

—Jugez-en : Vous avez hérité de votre frère en le faisant assassiner dans un prétendu duel par Giuseppe Corticelli, le spadassin italien...

—Mensonge !

—A quoi bon nier ?... J'en ai la preuve.

—Il n'en existe pas...

—Croyez-vous ? J'ai fait signer à Corticelli un reçu motivé en lui payant d'avance le joli coup d'épée qu'il devait fournir au duc Sigismond de la Tour-Vaudieu dans une clairière du bois de Vincennes, et ce reçu existe... il y a prescription pour ce crime, allez-vous dire... Prescription pour ce crime, oui, mais pas pour l'héritage.

—L'héritage ? répéta Georges devenu pâle et haletant.

—Cela commence donc à vous intéresser?... C'est naturel puisqu'il s'agit d'argent et que l'argent est votre unique dieu ! Eh bien ! vous étiez héritier, mais à la condition seulement que votre frère n'aurait point testé...

—On n'a pas trouvé de testament, vous le savez bien...

—On n'en a pas trouvé parce que je m'étais introduite, déguisée en homme, dans la maison du médecin de Brunoy, pour m'emparer de cet écrit...

—Et il est dans vos mains ? demanda le duc d'une voix mal affirmée.

—Il est dans mes mains... répondit Claudia.

## LX

La sueur perlait sur les tempes de M. de la Tour-Vaudieu.

Il tremblait de tous ses membres.

Mistress Dick Thorn poursuivait :

—Le testament de Sigismond instituait légataire universel son fils, né d'Esther Derieux, sa femme légitime...

—L'enfant est mort, murmura Georges.

—Soit, mais la mère est vivante... Je lui dont n'rai l'acte qui vous déshérite et, forte de cet acte, elle viendra vous demander ce que vous avez fait de son fils et d'une fortune dont la jouissance lui appartient...

—Esther Derieux est folle, répliqua le sénateur, et qui sait si elle n'est pas morte à cette heure...

—Esther Derieux est vivante, je vous le répète : je sais où elle est... Elle peut guérir, j'en ai la certitude absolue... Et, dans le cas où elle ne recouvrerait pas la raison, la justice lui nommerait un curateur dont le droit et le devoir seraient de vous poursuivre devant les tribunaux et de vous faire rendre gorge.

—Vous me jurez que le testament de mon frère existe ? balbutia Georges.

—Je vous le jure...

—Voulez-vous me le montrer?...

Claudia secoua la tête en souriant.

—Non... dit-elle ensuite, je me défie, et certes je vous défie de vous en étonner... Tant pis pour vous si vous ne me croyez pas sur parole... Ce testament est en lieu sûr et hors de ma maison... On chercherait vainement à s'en emparer par la force ou par la ruse... il réparaitra pour votre ruine, si vous me poussez à bout, ou il vous sera remis le jour où votre fils Henry sera le mari de ma fille... Voilà mon ultimatum...

Le duc était anéanti.

Il se sentait acculé dans une impasse d'où ses pressentiments lui disaient qu'il ne sortirait pas.

Mistress Dick Thorn prétendait savoir où se trouvait Esther Derieux, et peut-être le savait-elle en effet...

Elle affirmait que la folle pouvait guérir...

Georges sentait planer un effroyable danger sur sa tête au moment où il avait cru qu'il pourrait enfin respirer...

Berthe Leroyer allait disparaître sans le délivrer de ses terreurs, puisque Claudia pouvait le perdre et n'hésiterait point à le faire...

Quel parti prendre ?

La résistance conduisait à l'abîme.